



Médecine et sciences

FRANÇOIS GRÉMY

La médecine doit être scientifique, mais elle doit aussi rester un art.

La conformité des actes médicaux aux données les plus récentes de la science est évidemment nécessaire à des soins de qualité, mais est-elle suffisante ? Question importante quand de nombreux médecins hospitaliers sont aussi des chercheurs qui travaillent en recherche clinique ou, même, «à la paillasse». Quels problèmes épistémologiques et éthiques pose cette double activité ? Les intéressés en ont-ils conscience ? La réflexion se fonde sur une question plus fondamentale : quelle est la finalité de la médecine ?

Cette dernière est une discipline d'action : le médecin assiste des personnes, vise un épanouissement maximal de l'individu assailli par la maladie. Il ne se satisfait pas de donner des soins techniques, même de la meilleure qualité possible ; il veut aussi prendre globalement soin de la personne du malade.

Toutefois la médecine, devenue «biomédecine» et adepte des techniques dures (résonance magnétique nucléaire, thérapie génique...) entretient une relation ambiguë avec la science et les techniques. C'est une banalité de rappeler les extraordinaires progrès des connaissances et des techniques médicales au ^{xx}e siècle, ainsi que les spectaculaires succès de la médecine au cours des dernières décennies. À bon droit, la médecine se proclame «scientifique». Les conséquences pour la formation initiale et continue des médecins sont considérables. Ont-elles été suffisamment tirées ?

Premier paradoxe : l'apprentissage des sciences fondamentales effectué en faculté de médecine n'est pas toujours une bonne initiation à la science. L'accumulation des faits à mémoriser, à réciter, encombre l'esprit sans beaucoup le former. Quand on montre plus les résultats que la démarche et que l'on fait passer la mémorisation avant la réflexion, on ne forme pas bien les étudiants à l'utilisation concrète des connaissances scientifiques.

Médiocrement scientifique, la formation médicale est néanmoins marquée

par le «scientisme» : la Science (avec un grand S) est la seule source valide de connaissances ; parmi les sciences (avec un petit s), seules les plus dures méritent d'être véritablement respectées. L'étudiant est élevé dans l'exaltation de la toute puissance des examens biologiques et techniques, d'où un désenchantement vis-à-vis de la clinique, trop sujette à l'approximation et à la subjectivité. On lui apprend à se comporter en chercheur, en ingénieur ou en technicien supérieur, pas en médecin.

Le chercheur et le praticien exercent leurs talents dans deux univers mentaux différents : le chercheur a pour objectif la connaissance à valeur universelle ; le praticien doit résoudre des problèmes locaux, propres à chaque malade. Le premier a pour ennemi essentiel l'incertitude, et il peut prendre son temps pour l'éliminer ; il tient le probable pour faux, jusqu'à preuve du contraire. Le second doit décider et agir, dans un temps toujours court et dans l'incertitude, qu'il doit bien sûr minimiser ; il doit accepter de fonder son action sur le probable. Descartes recommande de faire la distinction entre la recherche de la vérité et la nécessaire action quotidienne ; face à l'incertitude, l'une et l'autre n'impliquent pas le même comportement.

Le chercheur bâtit la science, le praticien en utilise les résultats et en emprunte, autant qu'il peut, les méthodes (formalisation de la décision, méthode hypothético-déductive). Le chercheur imagine, calcule et construit le monde artificiel de son expérience, qu'il cherche à isoler de son contexte ; le praticien vit dans le monde réel, toujours complexe, même s'il essaye d'y ajuster les modèles qu'il a reçus de la science médicale. Le chercheur se valorise en se spécialisant ; le praticien, tout en connaissant très bien son domaine d'activité, ne peut et ne doit pas méconnaître le contexte de son intervention, c'est-à-dire l'unité du corps, et l'unité de la personne, de son malade. En médecine, le véritable professionna-

lisme ne se confond pas avec la spécialisation. Les cas où un hyperspécialiste peut prendre intégralement en charge un patient sont l'exception. La formation médicale actuelle ne produit pas assez de «capitaines d'équipes», capables de diriger un orchestre de spécialistes.

Au total, la médecine n'est pas une science. C'est une pratique.

La question de la formation médicale, comme celle des conditions d'exercice de la médecine, revient finalement à la suivante : quels soins et quels médecins voulons-nous pour demain ? Si la médecine est vraiment une prise en charge de la personne dont la santé et l'intégrité physique sont menacées, ne doit-on pas initier les jeunes médecins aux causes et conséquences de la maladie (les unes et les autres le plus souvent psychologiques, sociales et professionnelles), ainsi qu'à l'éthique de la profession ?

Peut-on également omettre de signaler aux médecins qu'ils participent au maintien, à la préservation et à la restauration de la santé de la population, qui reste l'objectif majeur de toute politique de santé, que la médecine n'est qu'un moyen au service de cette cause, et que la profession doit renoncer à une conception trop sacerdotale de son rôle ? Autrement dit, les médecins n'ont plus le droit de rester ignorants des problématiques de santé publique.

La nécessaire réforme des études médicales, initiales ou continues, pose un dernier problème : l'enseignement est conçu et mis en œuvre par ces spécialistes pointus que sont les professeurs de médecine. Tels qu'ils sont formés et recrutés (je suis l'un d'eux), ils ne sont pas les mieux placés pour concevoir et animer une formation qui corresponde aux besoins que j'ai tenté d'identifier ici.

François GRÉMY est professeur honoraire de la Faculté de médecine de Montpellier-Nîmes.



Un concept d'éternité entre foi et science

FRANÇOIS-XAVIER PUTALLAZ

En 1277, le débat fait rage : le monde est-il éternel ou a-t-il été créé par Dieu ? Théologiens et scientifiques s'affrontent. Des philosophes tentent de concilier les exigences rationnelles et celles de la foi.

Personne n'imagine plus le Moyen Âge comme une longue période uniforme, sans raison vive ni imagination colorée. Depuis des décennies, les historiens de la pensée ont appris à y traquer la «diversité rebelle», celle des tensions et des contradictions, celle des débats aussi que l'université naissante avait inventés. D'où les grandes «disputes», ces exercices scolaires périlleux qui témoignent que la mise en question des plus hautes vérités donne à l'esprit d'en mesurer progressivement la profondeur. À cet égard, la question de l'éternité du monde est paradigmatique : elle révèle l'arôme contrasté du Moyen Âge.

Tout a commencé le 19 mars 1255. Ce jour-là, à la rue du Fouarre, la Faculté des arts de l'Université de Paris décide d'inscrire à son programme obligatoire l'ensemble des œuvres connues d'Aristote : les professeurs doivent les commenter, les étudiants se familiariser avec cette pensée païenne qu'on avait redoutée durant plus de 50 années. C'en est fait des interdictions et mises en garde : la philosophie aristotélicienne et son appareil scientifique ont désormais conquis leur droit de cité.

C'est alors que surgissent les difficultés. Le théologien d'origine italienne Bonaventure témoigne de cette époque où, encore étudiant, il entend dire qu'Aristote pense que le monde est éternel. Lorsqu'il découvre les preuves et arguments qu'on y apporte, il s'interroge : comment se peut-il que quelqu'un nie avec tant d'aplomb que le monde ait eu un commencement, à l'encontre des mots les plus explicites du début de la Genèse ?

Dix ans plus tard, on a lu Aristote et on l'a commenté : aucune hésitation n'est plus possible ; le philosophe grec soutenait bel et bien l'éternité du monde, et l'on ne parvient plus à réfuter ses arguments. Bref, la raison humaine

conclut inexorablement d'une façon qui semble contredire la foi chrétienne.

Quelques années plus tard, le 7 mars 1277, l'évêque de Paris s'engage à son tour dans le débat et dresse une liste de quelque 219 thèses que certains maîtres soutiennent dans leurs cours, des philosophes bien peu respectueux des requêtes de la foi. Les dégâts semblent irréparables : voilà des maîtres disant que la raison conduit nécessairement à des conclusions que la foi oblige à nier. L'évêque condamne ces philosophes et soutient qu'ils transgressent les limites de leur compétence philosophique et qu'ils débattent d'erreurs aussi évidentes qu'exécrables ; pour couronner le tout, tonne l'évêque, prétendant qu'on ne peut rationnellement répondre aux auteurs païens, ces dangereux personnages finissent par dire que ce qui est vrai selon la philosophie ne l'est pas pour la foi : «Ils font, dès lors, comme s'il y avait deux vérités contraires.»

Pour tous les professeurs et étudiants qui oseraient les allégations condamnées par l'évêque, pour ceux même qui les entendraient sans en dénoncer sur-le-champ leurs auteurs, une sanction : l'excommunication et la destitution. En défendant la foi chrétienne de cette manière brutale, l'évêque de Paris tranchait en fait dans un débat difficile et délicat qui engage la question du lien harmonieux entre la foi, la raison et le savoir.

Cette mesure de l'Église aura de graves conséquences pour l'Université. Certains philosophes acceptent de se taire et une autocensure se met en place qui éteint les polémiques sur le thème de la création. D'autres désertent la Faculté de Paris pour aller enseigner dans d'autres capitales, où l'autorité est moins coercitive. La condamnation de l'évêque de Paris, qui sera maintenue durant des siècles, a vraisemblablement eu pour effet de ralentir les progrès de la science dans les universités françaises.

LA FOI, MAÎTRESSE DE LA RAISON

Au cours des années 1255-1277, s'élaborent trois positions incompatibles, qui allaient s'affronter sans détour. La première est celle de Bonaventure qui, dans ses sermons parisiens de 1267, s'en prend explicitement aux philosophes de la Faculté des arts ; il réfute les fausses conceptions de ces maîtres qui exposent dans leurs cours les arguments prétendument irréfutables d'Aristote en faveur de l'éternité du monde, même s'ils finissent par ajouter que la vérité se trouve du côté de la foi. Selon Bonaventure, ils ont une grave responsabilité, celle d'étaler aux yeux de tous des arguments en faveur de cette erreur, puis de les laisser sans réfutation. C'est donner libre cours aux doutes contre la foi. Selon Bonaventure, non seulement la foi atteste que le monde a eu un commencement, mais toute création *ex nihilo* suppose un début : la production «à partir de rien» signifie que l'être vient après le non-être, que le monde nécessairement a été produit à un moment donné. Il soutient qu'Aristote s'est trompé et qu'il faut trouver des arguments pour le réfuter. Pour lui, la raison, fondée sur les principes de la foi, et la science, qui doit rester sous le contrôle strict de la foi, stipulent l'impossibilité d'un monde éternel.

À la veille de la grande condamnation de 1277, plusieurs théologiens défendent ce même point de vue qui pose que la raison ne doit pas s'opposer à la foi, mais aller dans le même sens : «Il faut dire absolument que, du fait même qu'elle est créée, une créature que Dieu a produite volontairement à partir de rien ne saurait être éternelle, car cela serait contradictoire.» En effet, en posant qu'une créature n'a pas de commencement, on admet, d'une part, que son être ne lui a pas été donné par un autre à partir du non-être et, d'autre part, que Dieu lui a donné un être